

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

REVUE COMPRENANT DOUZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Abonnement : Canada \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

VOL. VII.

15 JUILLET 1908

No. 14

SOMMAIRE—Arrivée des premiers missionnaires à la Rivière-Rouge—Un évêque sans évêché et sans cathédrale (fin)—La situation religieuse en France—Congrès diocésain—La maçonnerie anglaise d'Amérique dévoilée
Diug ! Dang ! Dong !—Aux prières.

ARRIVÉE DES PREMIERS MISSIONNAIRES A LA RIVIERE-ROUGE. (1818 — 1908)



C'était le 16 juillet 1818. Les habitants de la petite colonie de la Rivière-Rouge étaient sur le qui-vive, on venait de leur annoncer que deux personnages extraordinaires, deux personnages comme li n'en était encore jamais venu dans cette partie du pays, allaient débarquer, le jour même, au fort Douglas. Vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, tout le monde était réuni au fort pour assister à l'arrivée de ces hommes extraordinaires. Sur les cinq heures, par un temps superbe, les canots portant Mgr Provencher, alors l'abbé Provencher, et son compagnon l'abbé Dumoulin apparurent au détour de la pointe Douglas.

On s'était bien dit dans la colonie que ces deux hommes qui arrivaient étaient des missionnaires, des robes noires, des hommes de la prière mais, à la plupart, ces épithètes servaient peu à donner une idée de ce que pouvaient être ces hommes dont ceux qui les connaissaient disaient tant de bien; car qui peut se faire une idée exacte du prêtre sans avoir été en contact avec lui?

Hommes, femmes et enfants, qui n'avaient jamais vu de prêtre, étaient donc anxieux de voir paraître ces hommes de Dieu, dont on

leur parlait depuis si longtemps. C'était à qui les verrait le premier. Aussitôt que les canots eurent touché à terre, M. Provencher et son compagnon descendirent, le cœur plein d'émotion, pour aller serrer la main à tous ces pauvres enfants du désert, qu'ils venaient chercher si loin, et qu'ils adoptaient dès lors pour leur famille. Ces deux prêtres étaient des hommes de haute stature et d'un port majestueux; les gens admiraient la beauté de leur taille et la nouveauté de leur costume. Les anciens Canadiens, coureurs des bois, qui avaient quitté le Canada (Province de Québec) depuis bien longtemps, et qui n'avaient plus revu de prêtre, versaient des larmes d'attendrissement. L'arrivée de ces hommes leur rappelait le sol natal, le toit paternel, le clocher paroissial; bien que vivant au milieu de peuplades infidèles, ils n'avaient pas oublié la religion de leurs pères, et le prêtre, pour eux, c'était l'homme de Dieu. M. Provencher adressa la parole à cette petite assemblée; il exposa le but pour lequel il venait, et invita les mères de familles à revenir, le lendemain, au fort, avec leurs enfants au-dessous de six ans, afin de leur procurer immédiatement la grâce du saint baptême.

Le fort Douglas, qu'on nommait aussi fort de la Colonie, était situé sur la rive droite de la Rivière-Rouge, tout près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la gare du Pacifique Canadien. C'est dans ce fort que nos missionnaires reçurent l'hospitalité, en attendant qu'ils eussent le moyen de se construire un logement tant soit peu convenable. Le premier dimanche après leur arrivée (19 juillet 1818), les missionnaires préparèrent, avec soin, un autel dans une salle d'un des bâtiments du fort, destinée à servir de chapelle provisoire. Ils décorèrent l'autel et la salle de leur mieux, et déployèrent toute la pompe que leurs moyens le leur permirent en pareille circonstance. Ce fut un jour bien mémorable pour la Rivière-Rouge! écrit l'abbé Georges Dugas: " Dans ces lieux jusque-là témoins de tant de crimes, sur cette terre où tant de tribus dormaient à l'ombre de la mort, la sainte Eglise catholique allait, pour la première fois, faire entendre sa voix pour chanter la gloire du Seigneur; la Victime Sainte allait descendre sur l'autel, sur ce nouveau calvaire, et des apôtres commençaient à prêcher la bonne nouvelle de l'Evangile. C'était l'Eglise de la Rivière-Rouge à son berceau. C'était le grain de sénevé jeté en terre, pour y produire ce grand arbre dont les rameaux immenses ombragent, aujourd'hui, les vastes régions de l'Ouest et du Nord."

Ce fut M. Provencher qui chanta la messe et qui donna le sermon. M. Dumoulin fit les fonctions de chantre.

Il y aura donc, demain, 90 ans, que l'abbé Provencher et son compagnon sont débarqués à la Rivière-Rouge, après avoir séjourné, plus de deux mois sur les lacs et les rivières, dans un faible canot d'écorce! Il y aura donc, le 19 courant, 90 ans que Notre-Seigneur,

comme il y a 19 siècles, à Jérusalem, a fait son entrée triomphale à la Rivière-Rouge ! Dans dix ans, l'Eglise de St-Boniface fêtera son premier centenaire, et alors, qui sait si l'on ne verra pas s'élever à St-Boniface, un monument à la mémoire de ces deux vaillants missionnaires qui ont jeté les fondements de cette Eglise et ont apporté aux peuplades barbares de l'Ouest les bienfaits de la civilisation chrétienne et catholique.



UN EVEQUE SANS EVECHE ET SANS CATHEDRALE.

(suite et fin.)

• Votre Grandeur et d'autres, dont les nobles sympathies m'honorent autant qu'elles me consolent, en ont pensé autrement. Votre Grandeur connaît si bien les cœurs de ceux qu'elle dirige dans les voies du ciel, qu'elle a bien voulu m'assurer que, non seulement je gagnerais plus, mais que même je plairais davantage, en tendant naïvement la main d'abord à votre clergé, qui donne toujours un si bel exemple; puis à votre peuple toujours empressé de suivre ses pasteurs dans les nobles sentiers de la générosité. Je ne dirai pas que je me décide volontiers à cette démarche; tout au contraire, elle me répugne: j'ai même eu besoin pour m'y déterminer de me rappeler que je me dois tout entier à mon diocèse; que ce n'est pas assez de lui avoir consacré ma personne, mes affections les plus chères, mais que je lui dois aussi le sacrifice de mes répugnances. A la vérité, il m'en coûte moins de demander ici au Canada, parce que d'abord on est plus à l'aise en famille, puis le diocèse de St-Boniface possède au Canada des titres qu'il ne peut faire valoir ailleurs. La population catholique de la Rivière-Rouge se compose presque exclusivement de Canadiens ou de leurs descendants. Bien des familles canadiennes ont là plusieurs de leurs membres. Souvent les pauvres Missionnaires du diocèse de St-Boniface ont dû se priver, se gêner beaucoup pour nourrir des personnes dont les parents vivent ici dans le luxe et l'abondance. De plus, notre chère patrie (qu'on me permette de dévoiler cette misère) a contracté une dette immense vis-à-vis de ces régions sauvages. Pendant de longues années, nos voyageurs canadiens ont porté le scandale parmi ces nations infidèles, au point de rendre presque impossible la conversion de celle avec laquelle ils ont eu le plus de rapports. Un mal immense a été fait. Malgré la trop fameuse réputation *des voyageurs des pays d'en haut*, le Canada, si noble, si généreux, si chrétien, n'a pas soupçonné ce que pouvaient ceux de ses enfants qui se sont égarés. En l'apprenant, il ne voudra pas laisser sans compensation cette somme de mal; il ajoutera un acte de générosité à tant d'autres pour faire taire le cri de vengeance qu'ont

provoqué les égarements de quelques-uns des siens. Il est vrai que cette œuvre d'expiation est déjà commencée. Les premiers Missionnaires de la Rivière-Rouge sont les premiers apôtres que le Canada ait donnés à la terre étrangère. C'est sur les rives de la Rivière-Rouge qu'a été creusée la tombe des premières héroïnes canadiennes qui ont arraché leur cœur aux douceurs et aux affections de la patrie pour aller si loin offrir au monde le grand spectacle de la charité chrétienne, du dévouement que le catholicisme seul peut inspirer. Au Canada donc, plus qu'ailleurs, on comprendra la juste douleur des habitants de St-Boniface éprouvés par le feu et par l'eau. Cette paroisse a vu détruire le tombeau de son véritable père et de son premier missionnaire, Mgr Provencher, et elle n'a pas eu un pouce de terre sèche pour recevoir les dépouilles mortelles de la fondatrice de ses Sœurs de Charité, morte pendant l'inondation. Aussi, comme il était triste le convoi funèbre de la Sœur Valade ! Cette procession lugubre, faite dans l'eau jusqu'à mi-jambes, pour aller enfouir temporairement dans les ruines de ma cathédrale, les restes vénérés de celle qui, pendant dix-sept années de sacrifices et de dévouement, a fait tant de bien à sa patrie adoptive.

Pendant que nos âmes étaient navrées de douleur par suite d'un enchaînement si exceptionnel de malheurs et d'épreuves, l'âme de cette pieuse Sœur s'envolait au Ciel. Là, dans la véritable patrie, elle aura offert pour le Canada les sacrifices qu'elle avait faits en quittant la terre natale, et pour la Rivière-Rouge ceux qui ont été la conséquence du choix de ce pays pour patrie adoptive. Puissent ces vœux, qui sont aussi les nôtres, avoir été exaucés ! Veuille le ciel bénir le Canada et consoler le peuple de la Rivière-Rouge !

Agréez en même temps, Monseigneur, l'assurance de mon respect et de ma vive reconnaissance.

Le dernier de vos frères dans l'épiscopat.

† ALEX., Evêque de St-Boniface,

O. M. I.

Montréal, le 12 octobre 1861.

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE.

UNE PAROLE EPISCOPALE.

Monseigneur l'archevêque ayant entendu à Contrexéville la lecture du mandement de S. G. Mgr Foucault, évêque de St-Dié, sur le jubilé du Pape, a voulu que les *Cloches* reproduisent ce qui concerne la direction de Sa Sainteté au sujet des cultuelles et des mutuelles. Cette parole si apostolique, si pleine de vénération et d'amour pour le Pape, et d'une clarté si française résume admirablement la situation et dit la vérité aux persécuteurs avec une fierté qui satisfait la

conscience catholique et une petite pointe d'ironie qui la venge de la fausse pitié des spoliateurs du clergé de France.

Vive le grand et bon Pie X !

Vive l'épiscopat français !

Dieu sauve la France !

« Avec le jubilé marial de Lourdes, nous célébrons, cette année, le jubilé sacerdotal de notre bien-aimé Père et Pontife, Pie X.

Pendant que la jeune bergère des Pyrénées recevait au bord du Gave les communications de la Vierge Immaculée, un jeune lévite d'Italie achevait dans la solitude et la prière ses études cléricales. Vers le milieu de septembre 1858, il gravissait pour y offrir le saint sacrifice les degrés de l'autel, sans se douter que de ce modeste marchepied il s'élèverait, ou plutôt que Dieu l'élèverait aux honneurs du souverain Pontificat. Successivement il devait exercer toutes les fonctions du ministère pastoral : vicaire ou curé, professeur ou chanoine, évêque d'abord, ensuite patriarche de Venise et enfin cardinal de la Sainte Eglise romaine. Il franchit le dernier degré de la hiérarchie catholique, quand il fut appelé par le vote du Sacré-Collège à occuper le siège de Saint Pierre. La Providence l'avait conduit pas à pas, et pour ainsi dire par la main, sur des sentiers battus, afin de lui donner la plus complète expérience des hommes et des choses. Il se trouvait ainsi mieux préparé à sa grande mission, non seulement pour le gouvernement de l'Eglise, mais pour la direction, devenue si délicate et si difficile, de l'Eglise de France. En effet, si l'Eglise universelle admire la sagesse du Souverain Pontife et lui témoigne avec la plus filiale gratitude l'obéissance la plus filiale, il semble que la France, plus que toutes les autres nations, lui doive une soumission et une docilité aussi respectueuses qu'absolues.

Pie X, en assumant le fardeau déjà si lourd du souverain Pontificat, trouvait dans la situation religieuse de la France le sujet de graves soucis et de graves inquiétudes. Le gouvernement s'était obstiné à refuser la main que Léon XIII lui avait si loyalement tendue, continuait à traiter les catholiques en ennemis et ne manquait aucune occasion de rendre plus difficiles à porter les chaînes déjà si pesantes du Concordat. Il me paraît inutile de revenir sur ce douloureux sujet. Rappelons seulement qu'un incident diplomatique, sans pareil dans les annales de la courtoisie française, obligea Pie X à faire entendre des protestations aussi nécessaires que légitimes. C'était le prétexte attendu. Bientôt le Concordat fut rompu au mépris des droits les plus inviolables : une des parties retirait sa signature sans avoir consulté l'autre. La France reniait sa parole et ses engagements. Du même coup l'Eglise de France perdait sa situation officielle et se voyait dépourvue de tous les biens qu'Elle avait reçus, au cours des siècles, de la libéralité des fidèles. Une loi était préparée, discutée et votée

sans égard pour le Pape et pour les Evêques qu'on affectait d'ignorer, et elle établissait pour l'Eglise de France une charte constitutionnelle qui faisait table rase de sa constitution, en supprimant sa hiérarchie. Pie X n'accepta pas sa loi.

Alors, N. T. C. F., se produisit un événement qui non seulement provoqua l'admiration des contemporains, mais qui fera celle de la postérité: sur un mot du Pape, quatre-vingts évêques suivis de trente mille prêtres se rangèrent autour du Souverain Pontife, et sans reculer devant les conséquences parfaitement prévues de leur adhésion, répétèrent avec Pie X le *Non possumus* déjà tant de fois redit au cours des siècles chrétiens.

La parole du Pape, croyez-le bien, N. T. C. F., fut une parole libératrice. La liberté ne se paie jamais trop cher, lorsque le temps aura permis à la France de se ressaisir et d'exprimer nettement sa volonté, les ruines seront vite réparées, et nous reprendrons sans rancune comme sans récrimination, notre vie normale, continuant dans une liberté désormais assurée, et dans une indépendance respectueuse vis-à-vis des pouvoirs publics, notre œuvre du salut des âmes,

* * *

Une seconde parole du Pape, N. T. C. F., était encore attendue, Pie X vient de la prononcer. L'Episcopat tout entier l'a accueillie avec autant d'empressement que de respect. J'ai souscrit moi-même, à la suite du Cardinal-Archevêque de Reims, avec notre vénéré métropolitain et les Evêques de la province, la plus filiale et la plus complète adhésion, au lendemain du jour où paraissait le document pontifical. Nous étions alors réunis à Faverney pour célébrer le troisième centenaire du grand miracle de la sainte Hostie conservée au milieu des flammes.

Cette seconde parole, inspirée comme la première par la sagesse même, n'est dictée que par le seul souci des véritables intérêts de la religion en France. Comme la première elle sera obéie et comprise, je l'espère, par tous les vrais catholiques.

Il faut d'abord se bien pénétrer qu'on ne nous aurait rendu qu'une minime partie de nos biens, c'est-à-dire celle qui correspond aux honoraires des messes de fondations. Tout le reste demeurerait aux mains du séquestre et passait à des établissements publics. Ensuite, sous couleur de *mutuelles*, c'étaient de véritables *cultuelles* qu'on essayait de faire accepter au Pape, car si l'organisation d'une mutualité n'a rien en soi d'ecclésiastique, les *mutuelles* chargées de faire célébrer des messes devenaient en réalité des établissements chargés d'un service du *culte* et, par conséquent, des *cultuelles*. On nous forçait donc de rentrer dans la loi, où l'on espérait nous emprisonner. En réalité, c'était moins une offre qu'on nous faisait, qu'un piège qu'on

nous tendait. Le Pape qui avait su éviter le premier ne pouvait tomber dans le second.

La conduite du Pape sera critiquée par nos ennemis: elle ne pourrait pas ne pas l'être. Si le Pape accepte de recevoir une partie des fondations, on dit qu'il n'est pas insensible à l'argent; s'il refuse, on le taxe d'intransigeance obstinée, et on verse des larmes hypocrites sur le sort des vieux prêtres condamnés, gémit-on, à périr de faim. D'abord, aucun de nos prêtres ne mourra de faim, et ensuite le gouvernement a le moyen de leur épargner la misère, en servant les pensions de retraite auxquelles donnent droit les versements effectués par les vénérables clients des caisses diocésaines. S'il peut être permis de crier à l'inhumanité, ce n'est pas en face de celui qui condamne l'injustice, mais en face de celui qui la pratique.

Et puis N. T. C. F., combien est admirable la générosité du Pape, qui affecte un capital considérable pour assurer l'acquit de deux mille messes par an, et qui s'engage personnellement à en acquitter lui-même une par mois. Nous ne resterons pas en arrière; les fidèles auront à cœur de faire célébrer des messes en grand nombre pour suppléer à celles que la spoliation a supprimées; nos prêtres célébreront tous, chaque année, la messe que le Pape leur demande à cette intention, et moi-même, N. T. C. F., je célébrerai une messe chaque mois, le troisième vendredi, à l'exemple du Souverain Pontife."

Donné à Saint-Dié, le 25 mai 1908, en la fête du Pape saint Grégoire VII.

† ALPHONSE GABRIEL,
Evêque de Saint-Dié.

† † †

LE CONGRES DIOCESAIN.

TOUT LE MONDE NE DORT PAS EN FRANCE.

La Croix de Paris, 12 juin 1908.

Il y a moins de trois mois, au Sénat, pendant la discussion de la loi de dévolution, comme Lamarzelle, dans un beau mouvement d'éloquence, montrait à M. Briand son œuvre en lambeaux, le ministre lui répondit: " C'est l'Eglise qui tombe en lambeaux "

Mercredi dernier, M. le garde des sceaux aurait pu, à la salle Wagram, voir un de ces lambeaux se déployer avec une ampleur qui l'eût sans doute quelque peu surpris, plus semblable à la triomphante parure d'une royauté nouvelle, qu'à la tunique déchirée d'une victime découronnée.

Spectacle en effet imprévu, et qui fut, pour beaucoup, une révélation. Pour la première fois, l'archevêque de Paris paraissait au milieu du peuple chrétien, non plus dans le recueillement grave et majes-

tueux du temple divin, dans l'éclat de la musique sacrée et des pompes sacerdotales, mais au milieu des frémissements de la foule, dans le cadre vulgaire d'une salle destinée aux réunions publiques.

Quand il parut, de cette salle aux décors profanes, que remplissaient jusqu'à déborder près de six mille hommes entassés jusqu'aux corniches, une clameur immense s'éleva, roulant comme le flot sur une grève de galets : "Vive Monseigneur !" On a souvent décrit les imposantes manifestations où les catholiques américains affirment leur foi, en regrettant que, chez-nous, une sorte de pudeur, faite de respect et de timidité, d'habitudes officielles et de prudence commandée, n'en offrit pas l'occasion au peuple de Paris.

Le charme est rompu. Partout où on le voudra, désormais, dans tous les quartiers populaires, des Batignolles à Ménilmontant et de La Chapelle à Plaisance, partout où s'ouvrira une salle assez vaste, l'archevêque de Paris pourra s'avancer à travers une foule enthousiaste, salué d'unanimes acclamations et protégé contre toute tentative de trouble ou d'irrévérence, non seulement par la garde d'honneur des jeunes gens qui faisaient, à la salle Wagram, le service d'ordre avec une souriante énergie, mais par l'attitude résolue de l'auditoire entier.

—o—

Car, il faut le noter très expressément, les six mille hommes de l'autre soir, ce n'étaient point des mondains, ce n'étaient même pas, en majorité, des prêtres et des hommes d'œuvres. C'étaient des hommes de travail, de travail intellectuel et de travail manuel, des étudiants, des employés, des ouvriers.

Lorsqu'à l'extrémité de l'étroit passage tracé dans les rangs pressés, émergeant de ce peuple debout, comme d'une troupe sous les armes surgit le drapeau, l'archevêque, en manteau violet, parut sur l'estrade accoutumée à d'autres fardeaux, la clameur redoubla, prolongée, vibrante; puis dans une respectueuse attente, un silence se fit, très solennel, et la voix claire du prélat annonça la prière.

Alors, dans toute la salle, sur les fronts et les poitrines, on vit, d'un seul mouvement, se dessiner lentement de larges signes de croix, non de ceux que dissimule le respect humain ou qu'embarrasse la toilette féminine, mais de ces grands gestes chrétiens qui parlent et qui confessent.

Aucune profession de foi ne saurait égaler ce signe de croix simultané de six mille hommes.

Sous une autre forme, et non moins imposante, la grande affirmation chrétienne se renouvela quand la séance eut pris fin. Jean Lerolle, dans un discours d'une ferme et précise éloquence, avait résumé le programme social, désormais accepté par tous les catholiques; et ce fut pour les vétérans, une joie intime et profonde, d'enten-

tendre, au nom de la Jeunesse, proclamer comme des formules définitives, les idées qui furent le champ de bataille de leur vie; la foule avait acclamé, avec les conclusions du jeune orateur et sa belle parole, le nom de son père, cher au peuple de Paris. M. le sénateur de Las-Cases, dans une harangue tour à tour mordante et enflammée avait appelé les âmes au culte de la liberté. L'archevêque avait lu les résolutions du Congrès diocésain et le télégramme qu'il adressait au Pape au nom de l'assemblée. Ah! que M. Aristide Briand n'était-il dans quelque coin de la salle? Il aurait vu s'agiter les *lambeaux de l'Eglise*, des milliers de bras dressés, des coiffures jetées en l'air, des mains frappant de frénétiques applaudissements, pendant que, des poitrines soulevées, le cri de "Vive Pie X!" éclatait comme un tonnerre.

L'instant d'après, l'archevêque, ayant donné sa bénédiction, s'acheminait vers la sortie, et alors, spontanément, sans ordre et sans signal, tandis que la foule se jetait sur ses pas, en un confus empressement, cinq mille voix entonnèrent un *Credo* magnifique qui, sous les voûtes du portail, s'en vint, dans la nuit chaude et lumineuse, frapper d'une surprenante harmonie les oreilles des gardiens de la paix attentifs à ce tumulte pacifique et des passants arrêtés par le flot imprévu de ce peuple criant sa foi.

—o—

Telle fut la clôture du Congrès diocésain de Paris, qui marqua, du même coup, l'ouverture d'un temps nouveau.

Il faut que les catholiques s'en rendent bien compte. S'ils doivent à leur archevêque une reconnaissance infinie pour le grand exemple qu'il a donné en se confiant à l'enthousiasme populaire, en acceptant, avec une simple dignité, de paraître au milieu d'eux, dans une salle profane, pour recueillir la promesse de leur fidélité, cette reconnaissance ne peut pas, sous peine d'être illusoire, se borner à l'éclat d'une acclamation passagère. La soirée du 3 juin doit être une date dans l'histoire du catholicisme français: il faut qu'elle inaugure le régime nouveau, qui convient à l'état où nous a jetés la séparation.

Les temps de l'action discrète et silencieuse, gouvernée par les nécessités de la vie concordataire, dominée par la crainte des difficultés légales et des entraves officielles, ces temps sont finis. L'activité catholique doit s'affirmer au grand jour, sans autre souci que l'union étroite et publiquement manifestée des fidèles avec leurs pasteurs.

La réunion de la salle Wagram n'a pas d'autre signification; mais elle doit l'avoir tout entière et dans toute sa portée. Nous avons pris, ce soir-là, des engagements: nous avons acclamé des résolutions: il faut les tenir.

Ce n'est pas le lieu de les étudier dans leur détail: j'en voudrais seulement dégager l'idée maîtresse. Elle se résume en une seule pen-

sée, l'organisation paroissiale en vue de l'action religieuse et sociale.

Tout le Congrès diocésain a tendu vers cet objet qui, si il était réalisé, transformerait l'état des catholiques dans la ville de Paris, et, bientôt, car tout ce qui se fait à Paris a dans ce pays une immense répercussion, dans la France entière. C'est déjà l'honneur de Mgr Amette d'avoir entrepris cette œuvre immense: ce sera sa gloire de la mener à bonne fin. Pour l'accomplir, nous lui devons tous notre concours dévoué.

—o—

Il faut le dire, elle est à peine ébauchée. Si la clôture du Congrès diocésain fut une superbe manifestation de foi, une revue somptueuse, encore que partielle, des forces catholiques éparses dans la ville immense, le Congrès lui-même, insuffisamment connu du grand public, insuffisamment suivi par ceux mêmes qui en étaient informés, ne fut qu'une indication de ce qu'il peut, de ce qu'il doit être dans l'avenir.

Ce bel hôtel de Condé, que la générosité de M. Feron-Vrau a mis à la disposition de notre archevêque, offre, dès le seuil, un vestibule immense: c'est la tour même de la maison, transformée par une toiture vitrée et un plancher en une salle de séances magnifique. Elle peut contenir 1500 personnes au moins. Est-ce trop demander au diocèse, à la ville de Paris, de la remplir pendant trois jours?

Cette fois, les salles latérales ont suffi. J'é mets le vœu que, l'année prochaine, il n'en soit pas ainsi. Je n'ai point qualité pour m'adresser au clergé. Mais j'ose dire aux laïques qu'il y a là, pour eux, un devoir évident.

Est-ce que les hommes, est-ce que les œuvres nous manquent? Assurément non.

On dit, on laisse dire un peu trop facilement, que les catholiques ne font rien. Leur tendance à l'effacement, leur réserve extérieure, sans doute expliquées par un quart de siècle de persécutions perfides, par l'habitude des haineuses calomnies, par la crainte de compromettre, en les montrant, les œuvres édifiées dans l'obscurité de longs dévouements, les portent au silence. Ce n'est pas seulement le public, ce sont les catholiques eux-mêmes qui ignorent les merveilles enfantées par la foi dans ce Paris où se coudoient le luxe et la misère, le plaisir et le sacrifice.

—o—

Il y en a cependant dans tous les quartiers, presque à tous les pas. Depuis trente ans, la vie catholique a grandi, avec une intensité croissante dans le peuple parisien. Qui le sait? Le bruit des fêtes, les échos de la politique, de temps à autre ceux de quelque tumulte po-

pulaire, la contagieuse histoire du crime, le honteux étalage de la débauche. voilà tout ce qui remplit les journaux.

Mais les œuvres, mais l'effort admirable et constant du dévouement, qui en parle? qui en connaît le poème admirable?

La presse catholique elle-même, absorbée par les nécessités de la tâche quotidienne, n'a pour en faire la permanente apologie, ni la place ni surtout les informations. Nous nous cachons à nous-mêmes les grandes choses qui sont faites par nos frères.

Les œuvres se spécialisent, vivent dans une sorte de particularisme inquiet. Leurs bulletins ne portent le fruit de leurs travaux qu'à leurs adhérents. Dans chacun d'eux cependant quels trésors ignorés de la masse et qu'il faudrait lui découvrir!

De temps à autre, c'est un adversaire qui s'en charge. Hier, le *Journal officiel* publiait le rapport annuel de M. l'inspecteur général Edouard Petit sur l'éducation populaire. Le chapitre des patronages serait pour beaucoup une révélation. Il rend à l'activité, à l'intelligence, aux succès des catholiques, un hommage instructif dans son inquiète sincérité.

Ce n'est qu'un coin du voile soulevé. Je voudrais que les Congrès diocésains fissent apparaître à tous les yeux le tableau tout entier. Quel intérêt auraient des séances remplies de cette revue annuelle! quelle émulation alors éveillée dans les âmes! quel profit apporteraient l'échange des idées et des observations, le récit des succès et l'aveu des échecs!

Trois jours passés dans cette atmosphère de vie, dans cette sorte de fièvre sociale, seraient pour les cœurs le plus puissant des réconforts, pour l'apostolat la meilleure des écoles.

Et puisque l'enchaînement naturel des idées m'a conduit à le dire, c'est par là que je veux finir:

Il faut que les Congrès diocésains soient des écoles d'apostolat.

A. de Mun,

de l'Académie française.

Note: — Et tout le monde est-il éveillé en Canada?

LA MACONNERIE ANGLAISE

D'AMERIQUE DEVOILEE

La Catholic Fortnightly Review annonce (numéro du 15 juin) que la maison Herder — St Louis Mo-17. S. Broadway U. S. A. — vient de lancer le livre à sensation:

Etude sur la Franc Maçonnerie-Américaine d'après les ouvrages de Pike. *Morale et dogme du Rite Ecossais*; de Mackay: *Le Ri-*

trualiste Maçonnique; l'Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie et d'autres ouvrages maçonniques qui font autorité.

L'éditeur est A. Preuss, Dr de la Revue de St Louis. L'ouvrage est revêtu de l'*Imprimatur* de l'Archevêque de St-Louis. (447 pp. in 8o. \$1.50.)

La traduction française de cet ouvrage de propagande paraîtra incessamment, en Canada et en Europe.

Qu'on se le dise.



DING ! DANG ! DONG !

Les dernières nouvelles reçues de Mgr l'Archevêque étaient bonnes; Sa Grandeur se sent mieux de jour en jour.

— M. l'abbé Bouffard curé de St Malo, Québec, nous a fait l'honneur d'une visite à la fin de juin.

— Les RR. PP. Jésuites sont partis en vacances au Lac-des-Bois dans le but de continuer, au Fort St-Charles, les fouilles commencées l'an dernier, pour découvrir les restes du Père Aulneau, s. J., tombé sous la hache des Sioux à l'Île au Massacre, le 8 juin 1736, et enterré au Fort St-Charles le 17 septembre suivant.

— Les catholiques de Winnipeg sont à organiser une grande démonstration pour le 4 octobre, jour de l'ouverture de la cathédrale nouvelle.

— L'année scolaire est terminée depuis une quinzaine, collèges couvents et écoles sont déserts; professeurs et élèves sont en vacances. Que les huit semaines de liberté et de repos, méritées par dix mois de rudes labeurs soient salutaires aux uns et aux autres !

AUX PRIERES.

Mde Omer Héroux, née Tardivel, épouse du vaillant rédacteur de la *Vérité*.

— M. Guillaume Birou, père de Mde Vampouille de cette ville

— Mde Louis Paradis, de Labroquerie.

